

hasard de les perdre. Je n'en ferai rien : je vous supplie de tout mon cœur de ne plus m'entretenir de cette affaire."—Et Lauzun évita de se trouver seul avec la princesse, et affecta de ne lui point parler. Mais plus il se refusait à apprendre d'elle son secret, plus elle brûlait de le lui révéler. Cependant le courage lui manquait, et ces deux simples monosyllabes : "C'est vous !" ne pouvaient sortir de sa bouche. Dans les moments où elle voulait les prononcer, toujours son trouble et son extrême agitation lui coupaient la parole et la respiration. Enfin, un certain jeudi soir, chez la reine, ayant rencontré Lauzun, elle lui dit qu'elle voulait absolument, malgré sa défense, lui nommer l'homme en question. "Je ne puis plus d'après cela, répondit Lauzun, me défendre de vous écouter, mais vous me feriez plaisir d'attendre à demain."—"Non, sur le champ, répondit la princesse ; demain est vendredi, c'est un jour malheureux."—Lauzun, avec un air inquiet et soumis garda le silence, et semblait la regarder avec attendrissement. Elle leva sur lui ses yeux brillants de la flamme qui la consumait, son sein palpita avec violence....., elle se sentit défaillir, et, craignant de s'évanouir si elle augmentait son émotion, elle déclara à Lauzun, en baissant ses paupières, que ce nom, ce nom si cher, elle n'avait pas la force de le lui dire :—"J'ai envie, dit-elle, d'épaissir la glace avec mon souffle, et de vous tracer ce nom dessus."—L'entretien se prolongea ensuite sur un ton badin, mais qui devint de plus en plus tendre ; de telle sorte que tout était clairement exprimé de la part de la princesse, sans que cependant elle eût prononcé le nom de Lauzun ; mais lui, qui feignait de ne rien comprendre, la pressa de lui révéler le nom de celui qu'elle avait choisi.—Tous deux gardèrent alors un instant de silence comme pour se recueillir dans ce moment solennel, puis elle ouvrit la bouche pour faire cet aveu tant désiré, et prononça le mot : C'est..... puis s'arrêta subitement effrayée par le timbre sonore d'une pendule qui venait de se faire entendre... ; elle écoute, compte douze coups consécutifs. "Il est minuit, dit-elle, c'est vendredi... je ne vous dirai plus rien."—Le lendemain, au plutôt après la nuit passée, Mademoiselle, toujours de plus en plus agitée, écrivit ces mots sur un papier à billet : "C'est vous." Elle cacheta ce papier, et le mit dans sa poche.—Dans la journée, elle alla chez la reine, et comme elle s'y était attendue, elle y vit Lauzun, et lui dit : "J'ai écrit le nom sur un papier.—Lauzun la pressa vivement de lui remettre ce papier, lui promettant de le placer sous son oreiller, et de ne le regarder que lorsque minuit serait sonné. Elle s'y refusa, par la crainte qu'il ne se trompât d'heure.

Le dimanche suivant, dans la matinée, la reine étant entrée dans son oratoire, Mademoiselle se trouva seule dans le salon avec Lauzun ; elle lui montra le billet qu'elle avait dans son manchon. Lauzun la supplia de le lui remettre. "Le cœur lui battait, disait-il ; c'était un pressentiment que le choix qu'elle avait fait lui causerait une vive peine." N'importe, il désirait faire cesser son incertitude. Mais elle, qui sentait combien, après un tel aveu, elle serait embarrassée de se trouver seule avec Lauzun, prolongea la conversation afin que la reine eût le temps de sortir de son oratoire. Comme ce court entretien fut extrêmement tendre de la part de Lauzun et de la sienne, elle se félicita du moyen qu'elle prenait pour l'instruire du choix qu'elle avait fait de lui. Aussi, quand la reine reparut, Mademoiselle remit le papier à Lauzun, avec injonction de revenir le soir même lui remettre la réponse au bas du billet. Elle partit soulagée, et suivit la reine aux Récollets, où elle pria Dieu avec ferveur pour la réussite de ses projets.

Lauzun était sans lettres, sans étude, peu remarquable par son esprit ; mais il connaissait le monde et surtout les femmes ; et ses

succès auprès d'un grand nombre lui avaient donné une merveilleuse sagacité pour discerner les progrès et les phases des passions qu'elles veulent cacher. Il savait que, pour être certain de dominer entièrement celles dont la raison et la conscience combattent les impétueux mouvements du cœur, il faut les obliger à sacrifier à l'amour jusqu'aux derniers scrupules de la pudeur, cette vigilante gardienne de la vertu. Pour cette raison, cette déclaration de Mademoiselle, par billet, ne satisfait pas Lauzun ; il ne doutait pas qu'il ne fût aimé, aimé avec passion, mais cette passion cependant n'était pas encore assez forte pour vaincre entièrement l'orgueil de la princesse. Ce sentiment pouvait se réveiller en elle, surtout lorsqu'il serait exalté par les instigations des personnes intéressées. C'est ce qui devait arriver infailliblement quand cette liaison, enveloppée jusqu'ici du plus profond mystère, serait connue. On pouvait alors triompher en partie de cette malheureuse passion, ou du moins en modérer les accès, et empêcher cette entière abnégation de soi-même, cet abandon de toute volonté contraire à celle de l'objet aimé : c'est ce que Lauzun voulait prévenir.

Au lieu de répondre au billet qu'il avait reçu, et de se répandre en témoignages de reconnaissance auprès de la princesse, Lauzun continua son rôle d'incrédule. Selon lui la princesse le trompait, et refusait de lui dire le nom de celui qu'elle avait choisi : il se montra jaloux, triste, rêveur ; et il la désola tellement, par ses brusqueries et son humeur, que, pour lui rendre sa sérénité, elle se vit contrainte à déposer toute sa dignité, et à répéter plusieurs fois de vive voix ce qu'elle avait à peine osé lui insinuer par écrit. Il fallut qu'elle lui déclarât qu'elle l'aimait avec passion, que lui seul pouvait faire son bonheur, qu'elle s'abandonnait à lui sans réserve, ne voulait vivre que pour lui, et enfin qu'elle voulait l'épouser et lui donner tous ses biens.

Lauzun ne répondit à une déclaration si tendre et si explicite, que par des objections ; mais elles étaient de nature à affermir la princesse dans ses résolutions. En supposant, disait-il, qu'il serait assez extravagant pour croire cette affaire possible, il était obligé de déclarer à Mademoiselle qu'il aimait trop le roi pour qu'aucune considération humaine pût le déterminer à s'éloigner de lui ; qu'il garderait les charges qu'il avait près de lui ; par conséquent il ne pouvait penser qu'elle consentît jamais à épouser le *domestique* (ce mot s'employait alors pour celui de serviteur) de son cousin-germain.—"Mais, répondit-elle, ce cousin-germain est mon maître aussi bien que le vôtre, et je ne trouve rien de plus honorable pour mon époux que d'être son domestique. Si vous n'aviez pas de charge auprès du roi, j'en achèterais une pour vous."

Lauzun, facilement réfuté sur ce point, ainsi qu'il s'y attendait, avec une apparence de franchise, d'abandon et de désintéressement, eut l'air de ne plus envisager cette affaire que sous le point de vue du bonheur de la princesse ; il passait en revue tous les inconvénients qu'entraînait pour elle l'exécution d'un pareil projet, et il lui conseillait d'y renoncer : il traça surtout de lui-même un portrait vrai en partie, mais dans lequel, en exagérant quelques-uns de ses défauts, il eut grand soin de les rattacher à des goûts opposés à ceux qu'il avait, à une manière de vivre toute différente de celle qu'il avait embrassée. "Tout ce que j'aurais de bon pour vous, lui disait-il, au cas que vous fussiez d'humeur jalouse, serait le peu de raison que je vous donnerais de vous chagriner, parce que je hais autant les femmes que je les ai aimées autrefois ; cela est si vrai, que je ne comprends pas comment on est si fou que de s'y amuser."

Lorsque après ses longues explications Mademoiselle croyait avoir tout réfuté, lorsqu'elle croyait pouvoir enfin arriver à une conclusion, Lauzun la désespérait encore de nouveau, en ayant